O.DESSYME

L'Affût III

Nausée de désir

17/03/98

Mardi 17/3/98.

Et voilà que ça recommence.

Deux, trois jours pas trop mauvais, le mieux que je puisse me permettre avant que tout s'écroule.

"Casque d'or", hier soir, à la télé.

L'avantage, dans une histoire d'amour, même si elle finit mal, c'est qu'au moins il y a une histoire.

Jeudi 19/3/98.

Je me suis rasé le crâne.

Lundi 23/3/98.

Hormis la famille d'Ariane, personne ne m'a souhaité mon anniversaire. Comment veux-tu, dans ces conditions, que cette dernière s'estompe de mes pensées ?

Vague discussion sur notre relation, samedi soir.

Toujours cette peur du prochain, mais ça va.

Un peu de mal à assumer mon crâne rasé, avec ou sans bonnet africain, même si tout le monde s'accorde à trouver que cela me va bien.

14h, Affût. Aucune velléité à tomber en amour en ce moment. Il faut dire aussi que mon champ d'investigations (limité à l'Affût) s'est vidé de toute forme d'objet désirable.

Enormément de choses à faire. De venir ici ne fait qu'augmenter la pression.

Trois musiques pour Mr Jo, une quinzaine de chansons à orchestrer pour le groupe, trois versions piano-voix, mes carnets à dactylographier, une tonne de merde administrative à nettoyer et puis me dénicher un petit amour au milieu de tout ça (l'amour du milieu).

Dame demain.

J'ai rasé mon crâne pour compenser ma timidité, imposer malgré moi mon image, me protéger aussi, donner un semblant d'excuse à la solitude, afficher la couleur (tout de noir vêtu, les gens s'écartent dans la rue)

...

Déjeuner avec mes parents.

...
Déjeuner avec mes parents.

Mon père, en me voyant, me dit que je ressemble à un fasciste puis, en me quittant, de faire attention à ne pas me faire tabasser par les fascistes... Entre-temps j'étais passé par les cases "pédé" et "racaille de cité".

Me voici donc paré d'un look de racaille homosexuelle et fasciste. Difficile à assumer...

Peut-être aussi une sorte de tentative de thérapie du trac, ce crâne rasé qui attise ma parano et va finir par m'enrhumer.

Mardi 25/3/98.

Hier soir, si je m'étais écouté, je ne serais plus jamais ressorti de chez moi avant la repousse mais bon, ce matin ça peut aller.

Sûr que c'est pas avec cette tête-là que je risque d'emballer...

On me regarde, certes, mais uniquement pour m'éviter. Au moins ai-je une excuse à mon manque de charisme...

Samedi 28/3/98.

Affût. Appris que Jeanne était à nouveau seule.

Et alors ? Rien. J'ai appris mais n'ai pas du tout la tête à ça (comme c'est facile...!).

Ariane doit venir ce soir pour quelques enregistrements.

Hier, Yann et Mélodie sont venus chez moi écouter mes nouvelles musiques. L'ennui, avec ce genre de personne, c'est qu'on ne sait jamais s'ils sont impressionnés par la technique et les machines, par mon jeu ou par la beauté des musiques en elles-même.

En fait on sait, mais on préfère continuer à se poser la question...

Jeanne s'assoit seule un peu plus loin. J'irais bien discuter mais elle ne sait pas vraiment discuter.

Je vais la voir. Elle lit un roman de Romain Gary.

Chantal arrive entre-temps et se lance dans la description de son nouveau mec de la semaine.

Mais Jeanne ne veut pas discuter. Je repars...

Le pressentiment que je vais regretter d'avoir quitté mon abri aujourd'hui...

Curieux comme le désir arrive par vagues...

Là, je suis plutôt dans le creux, ça repose.

Lundi 30/3/98.

Longtemps que je n'avais pas passé de journée sans voir personne. Ou si, mais je ne m'en étais pas rendu compte.

Toujours dans la musique jusqu'aux oreilles, ça tombe bien.

Je suis un peu paumé, d'ailleurs, dès que je sors de la musique.

Ariane a encaissé de façon totalement mystérieuse le fait que je refuse de l'embrasser sur la bouche (mais je ne sais plus si j'ai persisté en lui disant au revoir...). « Alors une seule, a-t-elle dit, sur la joue »...

Mercredi 1/4/98.

Le monde est moche et c'est très bien. Il peut s'améliorer, empirer, ce sera toujours le monde et ce sera toujours bien. Ce sont les défauts du

Mercredi 1/4/98.

Le monde est moche et c'est très bien. Il peut s'améliorer, empirer, ce sera toujours le monde et ce sera toujours bien. Ce sont les défauts du monde qui, par réaction, en font ses principales qualités et plus ce monde se désagrègera, plus il renforcera la vitalité, la combativité de ses occupants.

Le monde est peuplé de 90% de connards et c'est ce qui est bien, qui fait qu'il y aura toujours des luttes à mener...

Il n'y a finalement qu'en démocratie que l'on peut cracher sur la démocratie...

Soir. Pas sorti de la journée.
Plus de sous pour sortir.

Bon prétexte, en tout cas, pour ne plus sortir.

Vendredi 3/4/98.

Finalement, l'audition du mois dernier n'a pas dû si mal se passer. Le type nous a rappelé pour nous proposer un concert en duo le mois prochain...

Rien d'autre. Ah, si : je me suis aperçu que je n'avais jamais désiré m'habiller en femme...

Et puis qui sait ? Le monde n'est-il pas ce qu'on en fait ?

Affût, hier. Pas grand chose à en tirer.
Chantal, de plus en plus imbue d'elle-même (comment ai-je pu ?) et Jeanne qui ne m'intéresse plus (trop compliquée, trop mal dans sa peau; je ne me sens pas les épaules suffisantes).
Quand aux restes, ce ne sont que ça...

Mercredi 8/4/98.

Un aveugle en parachute sait qu'il va bientôt atterrir quand il y a du mou dans la laisse de son chien.

Je ne sais pas quoi faire avec mes cheveux.
Je ne sais pas quoi faire avec mon nom.
Je ne sais pas quoi faire avec ma bite.
J'aimerais pouvoir totalement nier ces choses de mon existence.

Je ne sors plus (pas de sous et espoir quelque peu émoussé), je travaille et me cache.

Ce que je suis m'encombre.
L'être physique, représenté, palpable, me gêne, m'engonce.
Pas ce qu'il fait. Ce qu'il fait, maintenant, ça va.
Avant je n'aimais pas ce que je faisais mais entretenais une certaine image.
Je préfère le contraire d'aujourd'hui, même si je dois me cacher.

Annulé la Dame, hier. Le concert du 20 mai me paralyse. Je lui demande si ce n'est pas grave. « Je crois que je m'en remettrais, raille-t-elle ».

Jeudi 9/4/98.

Affût. J'y passe finalement. Les trois quarts de la clientèle se sont renouvelés. Je n'y reconnais personne.
C'est tant mieux.

Il se trouve que ma lente rémission s'est déroulée dans la plus totale des solitudes. Je vais mieux. Je vais bien et me demande ce que pourrait m'apporter de plus une quelconque relation sentimentale. A part me

Il se trouve que ma lente rémission s'est déroulée dans la plus totale des solitudes. Je vais mieux. Je vais bien et me demande ce que pourrait m'apporter de plus une quelconque relation sentimentale. A part me disperser, m'éloigner du plaisir, de mon œuvre (je ne trouve pas d'autre mot), me renvoyer à des habitudes que je n'ai plus et ne veux plus ravoïr.

J'ai du mal à concevoir la présence d'un autre dans une existence que j'ai déjà tant de difficultés à maîtriser seul et où le sexe, finalement, manque de moins en moins.

L'autre jour, à propos de son couple, Paul me rappelait à quel point on s'ennuie plus facilement à deux.

Alors, pour l'instant, optons pour un célibat désiré et fier.

Samedi 12/4/98.
Drôles de rêves, hier soir (mort = vie)...

Dimanche 12/4/98.
Enorme envie de rien foutre.

Mercredi 15/4/98.
Je viens de vider totalement mon livret pour recouvrir une partie du trou de mon compte. Et nous ne sommes que le 15... Mal barré tout ça...

Soir. Dîner avec Jamel, qui m'invite afin de me raconter son week-end sexe-alcool à St-Malo...
M'agace tout de même un peu, forcément. Je ne sais pas, je n'arrive pas totalement à me faire une raison, à me dire laisse tomber, t'occupe plus de ça, tu as une œuvre à accomplir...
A la fin du repas, Jamel appelle St-Malo pour annoncer qu'il reviendra avec moi et qu'il me fallait une copine, mais que j'avais 36 ans.
- Et alors ?...
Bonne réponse de la petite bretonne.

Jeudi 16/4/98.
Demain, vendredi, Ariane compte me jouer du Schubert.

Dimanche 19/4/98.
Bouffées de sueur et tremblements incontrôlables dès que je pense à ce putain de concert du 20 mai.
Je reprends du Xanax.

Il y a, en ce moment, à la télé, une publicité pour un téléphone portable qui met en scène deux adolescents, aussi adorables que timides, elle notamment, avec le bruit des lèvres qui s'ouvrent, hésitent, se referment, le petit "tit" de la langue qui vient taper sur les incisives, elle surtout, sa fossette, ses yeux rieurs qui se lèvent, rêveurs émerveillés, étonnée, curieuse, amoureuse (elle joue très bien ou je ne sais pas...)...
Je n'avais pas éprouvé d'émoi publicitaire aussi intense depuis la première Chouchou des Trois Suisses, sur les murs du métro, il y a une quinzaine d'années, sur son hamac, allongée, nue, à plat ventre, un corps de liane...

Mercredi 22/4/98.

Mercredi 22/4/98.

Premier jour de grand beau, premier petit déjeuner dehors.
Heureusement qu'il fait beau sinon je ne sais même pas si je me serai levé.

Après tout, s'il ne restait que moi au monde, je serais bien obligé de me passer de sexe (je viens de finir "Le nuage pourpre" de Shiel).

Passionnante émission scientifique, hier soir.

En modifiant, à grands coups de rayons X, un élément d'ADN d'un ver, on peut prolonger sa vie de 21 à plus de 80 jours...

On y démontrait aussi que la théorie selon laquelle le corps entamerait sa déconstruction dès après l'adolescence et ne serait que longue dégénérescence jusqu'à la mort, est fausse. En fait, le corps ne cesse, du début à la fin, de perdre et de créer de nouvelles cellules. Si les éléments de bases, vitaux, stoppent effectivement leur évolution arrivés à un certain stade, les cellules du cerveau, nos sens (qui se travaillent comme des muscles) continuent à s'affiner, à travailler, à évoluer encore et toujours jusqu'à ce que mort s'ensuive.

L'exemple était quelqu'un qui apprendrait le violon à 40 ans, développant, découvrant, créant des sens, des mécanismes de pensée, jusqu'ici ignorés...

La fonction crée l'organe et nous fonctionnons encore longtemps après l'adolescence.

Il ne faut donc pas refuser le neuf, le nouveau, le jamais fait, sous prétexte d'un manque de confiance en les capacités de notre être.

Nos ressources sont infinies.

L'inconnu nous parfait, nous rend plus fort.

Appris aussi qu'aucun arbre ne vivait plus de 30 ou 40 ans. Il font comme nous, créent des cellules qui s'ajoutent à leur tronc tandis que les plus anciennes, les premières, meurent au centre...

Et je sens bien que je suis plutôt mort au centre...

« Vivre, c'est composer. Tout homme qui ne meurt pas de faim est suspect » Cioran (Cahiers).

« (...) que rien d'extérieur ne vienne déshonorer ta solitude, laisse aux pitres le souci d'avoir des semblables. L'autre te diminue, car il t'oblige à jouer un rôle (...) » idem.

Dimanche (de merde).

Chaque fois que je me réveille, c'est dans un abattoir.

La seule chose vraiment importante, qui passe avant tout et que je ferai quoiqu'il advienne, c'est nourrir les chats.

Samedi 2 Mai 1998 (je n'écris vraiment plus...).

Il y va pour les filles de même que pour l'alcool. Je veux parler de mon attitude face à (de retour d'une soirée à Cachan, Antoine, Fidji et C°). Il y avait là une Magali, ou Marilyn, et une Carole, ou Karine, ainsi qu'une bouteille de whisky...

Aucun des trois... Le désir de l'ivresse, le désir de plaisir, le désir de désir est refoulé par la peur du lendemain matin, de la gueule de bois.

Attrance/répulsion, c'est pour l'instant la seconde qui l'emporte. Et sans regrets. Ou si peu...

Dimanche 3/5/98.

En fait, j'avais déposé ces deux crottes sur un bloc ces derniers jours... Celle-ci : Si Dieu avait gagné, si le bien avait gagné, la race humaine aurait disparue. Le Diable, au travers du serpent de la connaissance, du libre arbitre, fout la merde. C'est grâce à ce contre-bien que le monde est parfait et que l'homme à quelque chose à y faire, une raison d'être, de vivre, de se battre, de faire des choix, d'adopter un camp.

libre arbitre, fout la merde. C'est grâce à ce contre-bien que le monde est parfait et que l'homme à quelque chose à y faire, une raison d'être, de vivre, de se battre, de faire des choix, d'adopter un camp. C'est grâce au Diable que l'on peut goûter toute la complexité de l'être humain. In Satanus Veritas.

Et celle-là : Critique d'"Opening Night" dans un journal :

«(...) Cassavetes pointe le dilemme auquel tout être est confronté : prendre solidairement part à l'aventure des hommes, ou s'épanouir personnellement, c'est-à-dire sauver sa peau, en tout égoïsme».

Y a-t-il toujours déplaisir après le plaisir ?

Tous les matins, aux alentours de sept heures, je m'éveille en sueur, trempé, avant de me rendormir jusqu'à midi.

Parfois, j'aimerais être mort juste pour ne plus avoir à alimenter ce corps d'entrave, subir la dictature de ses besoins.

Je repense à hier soir. Il m'apparaît de plus en plus difficile de partager quoique ce soit avec qui que ce soit. Perdu l'habitude de communiquer. Je tourne en circuit fermé, de moins en moins conscient qu'il en existe de communs...

Si je me suicide un jour, ce sera principalement par fainéantise.

Lui fendre la bouche tout au fond des mâchoires et lui déchirer les narines jusqu'aux orbites évidées, de façon à ce que son visage dévoile le squelette de son crâne. Ne pas oublier d'arracher les oreilles, le scalp et la langue en dernier (je crois qu'on en meurt).
Ah!... Ca va mieux...

Lundi 4/5/98.

Pourquoi, durant ma dépression, le soleil grec me faisait-il si mal ?

Larmes faciles aux heures qui suivent l'éveil.
Je pleure sur mes chansons amères et sentimentales.

Je crois que s'il y eut un moment où je fus à deux doigts d'avoir le courage d'en finir, c'est bien au cours de ce dernier séjour en Grèce avec Ariane.

Certes, je crois croire à l'amour...
Comme le crapaud à la princesse...

Appris, hier soir, que l'Angleterre allait licencier les 120 astronomes qui lui restaient, et fermer définitivement son dernier observatoire (Greenwich).

Raisons : une science qui n'enrichit pas n'a plus lieu d'être.

Réduire l'homme à une machine à sous, la femme à une machine à pondre, voilà le programme.

Je vois ça comme un des pires événements du siècle - événement humain, trop humain ; la Shoa rappelait encore notre animalité.

Je suis dans un tel état permanent de tension, de stress et d'anxiété - malgré que je n'ai aucun "devoir" et dorme plus de douze heures par nuit - qu'au moins, je ne connais pas l'ennui.

Dans mes plus beaux souvenirs amoureux, il n'y a pas une once de sexe.

Je pense désormais que le monde est parfait dès lors que nous y sommes, mais continue à regretter d'y être...

Mardi 5/5/98.

Superbe concert de Sylvain Vanot au Sentier des halles.

Superbe concert de Sylvain Vanot au Sentier des halles.

Mercredi 6/5/98.

Certes, je pourrai reprendre du Prozac. Le Prozac empêche de pleurer, ça me changerait. Je n'arrête pas de pleurer en ce moment, des larmes de tristesse sans véritable cause.

Mais je me souviens que le Prozac ôtait les larmes et pas l'envie et que, du coup, j'avais très mal aux yeux.

Exemple : je vais faire des courses. On me dit que les sacs en plastique sont limités. Je suis au bord des larmes...

Le plaisir que j'ai pris à la lecture du "Club Dumas" de Perez a motivé ma récolte du jour : "Histoire de l'ésotérisme et des sciences occultes", "Le diable amoureux" de Cazotte et "Joseph Balsamo" de Dumas.

J'arrive à l'âge où l'on se rends compte qu'on ne sait rien.
C'est encourageant (sans ironie).

Et si je taisais mon âge, par pure coquetterie...

Je ne sais rien mais crois à tout.

Jeudi 7/5/98.

C'est curieux ces gens qui s'arrangent en vieillissant (Annie Cordy à la télé. Juste en interview, n'exagérons rien...).

Je suis peut-être fait pour être vieux, je veux dire pour n'être bien que vieux...

Jean-Marc Robert (puant personnage, toujours à la télé; je regarde beaucoup la télé...) dit : « à vingt ans j'étais le maître du monde. Il faut l'être si l'on veut réussir ».

Mon problème, c'est que j'ai toujours su qu'il y en avait de bien meilleurs que moi.

Ariane, nous ne sommes plus ensembles mais, comme chacun de nous reste seul, il faut bien se soutenir.

Dimanche 10/5/98 (J - 10).

Bonne idée d'être retourné voir Sylvain en concert. Ce n'est qu'à la seconde fois que les rassurants défauts apparaissent, que l'homme transparait.

Ariane tout le week-end. J'étais triste de la voir repartir.

Mardi 12/5/98.

Je sors de chez la Dame.

Rendez-vous avec mes parents dans le puant quartier du Bon Marché, peuplé de sales blancs bien propres.

Mercredi 13/5/98.

Je comprends désormais le refus qu'ont les moines de tout contact, même lointain, avec les femmes. Le désir nargué et inassouvissable est l'horreur absolue.

Je crois avoir déjà dit comment j'envisageais mon petit paradis, hanté de demoiselles me désirant... Mon enfer est en tout point identique, à ceci près que les demoiselles m'y fuient ou, au mieux, m'ignorent...

La bibliothèque, le mercredi après-midi, est à l'image exacte de cet

de demoiselles me désirant... Mon enfer est en tout point identique, à ceci près que les demoiselles m'y fuient ou, au mieux, m'ignorent... La bibliothèque, le mercredi après-midi, est à l'image exacte de cet enfer.

Surtout en Mai, quand la chaleur s'installe, que les jupes raccourcissent, que les t-shirts s'échancrent sur des aurores de seins et que les jambes s'allongent, les bras s'affinent... Intolérable souffrance. Rester caché, ignorer ? Rien ne peut s'ignorer, même en restant enfermé ici...

Le poids de l'envie, de la morale, de la peur, de la règle, du désir trop fort, du ridicule enfin...

Il semble que Chantal, malgré qu'il ne se soit rien passé et que six mois se soient écoulés depuis - il semble que Chantal m'ait bien amoché tout de même...

Comment font les autres hommes ? L'enfer est là, c'est certain. Rien ne peut être pire que la frustration que génère ce monde.

J'ai mal à mon désir.

Cette expédition à la bibliothèque m'a miné pour quelques semaines, au moins.

Jeudi 14/5/98.

Monstre hideux et ridicule qui sait que s'il sort, se montre, il devra endurer les quolibets, les coups et les moqueries terrassantes de tous...

Il ne faut plus jamais aller à la bibliothèque le mercredi.

La fin du monde dans six heures ?

Je me bourre de Xanax et essaie de dormir en attendant que ça passe...

Jeudi 21/5/98.

Cette inévitable déception quoiqu'il advienne.

3 heures, le 22 mai en fait. Je vais dormir.

Le concert à eu lieu et s'est techniquement bien passé. Je suis même assez fier de m'être si peu trompé (six ou sept plantades dont deux moyennes et une grosse (avec juron) sur quinze chansons) et d'avoir réussi à donner parfois un peu d'âme à tout ça.

Je crois qu'Ariane s'en est bien tiré elle aussi. Les gens avaient l'air relativement sur le cul.

Mais bon, les gens. Il y avait quoi ? Quinze personnes ? Sa famille, la mienne et basta et d'y consacrer ces lignes est à la limite du grotesque... Personne d'important, j'entends, qui puisse nous donner un avis constructif. Un public ignare et acquis par devoir, réunions de famille au concert des chérubins...

Aller, on va dire un coup pour rien.

Ou si.

On va dire un coup pour si.

Cette inévitable déception, avant, après, avant parce qu'on sait qu'après. Ce qui reste étonnant malgré tout, c'est que sachant cette déception j'y sois allé quand même...

Mais j'y ai pris du plaisir. C'est la première fois dans de telles conditions. Pas tout le temps, bien sûr, rarement même, mais il y était parfois et ça, ça fait plaisir.

Quand je pense à toutes ces ordures qui m'avaient promis de venir...

Samedi 23/5/98.

Je pensais, depuis quelques semaines, que c'était la perspective de ce

Samedi 23/5/98.

Je pensais, depuis quelques semaines, que c'était la perspective de ce concert qui me minait.

Le concert à eu lieu et ça ne va pas mieux. Le trac parti, l'oppression reste, le mal-être comme une lancinante douleur.

Je me suis leurré de prétexte pour maquiller de trac mon être détraqué.

Me remettre au Prozac ? Combien de temps tout cela va-t-il encore durer ?

Il me semble qu'actuellement une rencontre...

Attrance/répulsion, tout comme le suicide, les femmes, le sexe, tout ça...

Il faudrait marcher. Trouver un endroit désert et rocailleux pour y marcher.

J'ai pris un Prozac.

Mauvaise idée, cela m'a énervé.

Je prends un Xanax pour me calmer.

Peut-être ai-je faim. 22 heures que je n'ai rien mangé.

J'ai très mal à l'existence des femmes.

Dimanche 24/5/98.

Je ressasse, remâche ce concert où personne n'est venu parce que personne ne m'aime.

Je suis triste, je m'emmerde et personne ne m'aime.

Ce qui me rend vraiment malade, c'est de constater à quel point tout le monde s'en fout.

Dire que je craignais de n'être pas aimé... Vaine inquiétude : tout le monde s'en fout.

En plus, ça ne m'étonnerait pas qu'il se mette à pleuvoir...

Et je reste boueux, au fond de ce cratère, depuis le traître croque-en-jambe que m'a fait Chantal, juste après mon illusion d'apercevoir le jour.

Ma peur du monde est proportionnelle à son ignorance de mon existence.

Plus j'ai peur et plus je me cache et moins j'existe pour lui et moins j'existe pour moi et plus j'ai peur.

Mourir alors que je n'ai même pas su exister...

J.R est venu, lui, au concert, même s'il n'a pu rester. Je n'ai peut-être qu'un seul ami, mais de quelle qualité !

Suis-je seulement certain qu'un paradis de demoiselles me comblerait ?

La mort divulgue-t-elle les secrets du plaisir ?

Lundi 25/5/98.

C'est la vie elle-même qui n'est pas motivante...

La mort, au moins, gardé un certain mystère...

La force, le courage d'en finir (ou de continuer) au lieu de geindre et de pleurer.

Je me dis parfois qu'il suffirait d'oser, mais la peur est trop forte.

Je reprends du Prozac, rallume le chauffage et me demande en attendant, attends en me demandant...

Il y a ce que je pourrais faire : ménage, musique, écriture, télé, dormir, sortir

Je reprends du Prozac, j'allume le chauffage et me demande en attendant,
attends en me demandant...

Il y a ce que je pourrais faire : ménage, musique, écriture, télé,
dormir, sortir...

Il y a ce que je rêve de faire : aimer.

Il y a ce que je peux réellement faire : rien.

Il y a ce que je n'ai pas le courage de faire : vivre ou mourir.

Dans le fond, je n'ai absolument aucune raison de vivre. Je n'en ai
jamais eu et n'en aurai jamais.

Mardi 26/5/98.

Le désir me donne la nausée.

Mercredi 27/5/98.

Un peu de mieux. Ariane m'a donné du travail (composer des rocks) et je
me dis que je peux peut-être encore servir. Au moins pour la saison.

Rien de tel que des compliments de J.R. (à propos du concert) pour me
remettre en selle.

Jeudi 28/5/98.

L'état dépressif n'a rien à voir avec le fait d'avoir le moral ou non.
C'est quelque chose de beaucoup plus physique, de beaucoup plus profond...

Je viens de passer trois heures à re-dactylographier strictement la même
chose qu'hier.

L'ennui est que je perds un temps précieux à cause ces barrettes de
mémoires qui manquent à mon cerceau...

Vendredi 29/5/98.

Que dire encore, depuis le temps que tout cela dure, se répète... ?

Je suis mal, aigri, incapable de me concentrer sur quoique ce soit...

Tout à l'heure, en allant à la bibliothèque, une très jolie jeune fille
blonde m'a regardé. J'attendais sur mon vélo, au milieu du carrefour.
Elle attendait pour traverser. Elle n'était pas seule. Une autre jeune
fille l'accompagnait. Nous nous sommes regardés un bon moment...

Je n'aurais pas osé lui sourire même si elle avait été seule, n'aurais
jamais pu lui parler.

La solitude est douloureuse mais la vie doit être ainsi car la solitude
à deux est souvent pire encore...

Samedi 30/5/98.

J'ai peur des hommes

J'ai peur des femmes

Je hais les mères

et méprise les pères...

Lundi 1/6/98.

À graver sur ma tombe :

« Faut que j'y aille ; vous me raconterez plus tard... »

Mardi 2/6/98.

Une heure avant la Dame. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui servir... ?

Peut-être mes réveils, encore une fois, l'horreur de mes réveils, le fait qu'à peine les yeux ouverts je les referme sur les larmes et tente de retourner à l'oubli jusqu'à ce que mes membres ankylosés de trop de sommeil, jusqu'à ce que l'esprit assailli des corvées qui m'attendent (rien que l'idée de me faire du café, indispensable si je veux envisager quoique ce soit d'autre, me gâche la journée) me fasse encore préférer les affronter et souffrir dans l'action.

Le secret de leur beauté, affirment les mannequins, tient dans le fait qu'elles dorment beaucoup.

A défaut d'être heureux, au moins serai-je bien conservé.

D'ailleurs je ne me suis pas rasé. A quoi bon puisque j'ai bien dormi ?

Je n'arrive à rien, qu'à lire des conneries genre Stephen King. Ça ne pisse pas bien loin mais ça démène l'esprit.

Toujours cet infernal sadisme de la ville et de ses cohortes de demoiselles...

« Combien de temps allez-vous encore vous complaire dans la souffrance, me demande la dame ? »

Il n'y a pas de quoi pavoiser, disait ma mère...

Mercredi 3/6/98.

« Il n'y a pas de quoi pavoiser » et aussi « Aie un peu de pudeur »...

Quand on a tout pour être heureux (selon les critères matériels parentaux) il ne faut pas s'en vanter mais s'en cacher. Ma mère ne va jamais "bien", au mieux c'est "pas mal" ou "ça peut aller", par pudeur envers ceux qui vont réellement mal...

On dirait que cela se débloque un peu...

Vu que je suis fils unique et qu'en tant que tel je suis particulièrement gâté par la vie, il m'est indispensable d'avoir « un peu de pudeur » et de ne « pas pavoiser ». Il m'est interdit de montrer mon bonheur d'être fils unique.

Alors je fais la gueule par pudeur, je ne pavoise pas et, bien au contraire, me complais - il faut bien que j'y trouve mon compte - dans la délectation morose.

Voilà les raisons pour lesquelles les parents des autres m'adoraient, ou plutôt me trouvaient adorable.

Parce que j'étais polis, très sage, que je ne faisais pas de bêtises, ne jouais pas en riant bêtement, ne criais pas en courant partout. Non, je savais parfaitement me tenir, était aussi sérieux qu'un adulte, aussi triste, aussi con, parfaite copie.

J'avais « un peu de pudeur » et ne « pavoisais pas » d'être un enfant, de ce bonheur...